

LES SETH — NOUVELLE-CALÉDONIE

Sous la peluche, un chien.

Ou pourquoi on l'aime mal.

Ce que 25 ans de terrain m'ont appris

sur l'intelligence canine — et sur nous.

CLAUDE DONSKOFF

CYNOLOGISTE · COACH CANIN & HUMAIN · ÉLEVEUSE

LES SETH · NOUVELLE-CALÉDONIE

AVANT-PROPOS

Pourquoi j'écris ça.

Je ne suis pas en train d'écrire un texte théorique sur le bien-être animal. J'écris ce que j'observe depuis des années, de l'intérieur, avec les mains dedans.

Pendant longtemps, j'ai cogéré une pension. J'ai vu des centaines de chiens défiler — des chiens de travail, des chiens de famille, des chiens de brousse, des chiens de ville. Et puis, progressivement, quelque chose a changé. Je ne saurais pas pointer la date exacte — quelque part autour de 2020, peut-être un peu avant, peut-être un peu après. Ce n'est pas arrivé d'un coup. C'est arrivé comme un chien qui prend le canapé : d'abord une patte, puis deux, et un jour tu te retournes et tu comprends que le rapport de force a glissé sans que personne ne s'en rende compte.

Un chien différent. Puis deux. Puis dix. Des chiens qui exigeaient — le mot est fort mais il est juste. Manger à telle heure. Sortir à telle heure. Des chiens qui hurlaient la nuit en pension, qui n'avaient pourtant pas manqué de dépense physique dans la journée. Des chiens qu'on ne reconnaissait plus dans leur comportement. Pas des chiens qui avaient *besoin* — des chiens qui *réclamaient*. La nuance est énorme, et elle dit tout.

J'ai fini par ne plus vouloir faire de pension. Trop lourd. Se lever trois fois la nuit pour gérer des aboiements qui n'avaient rien à voir avec la détresse ou la peur — juste de l'intolérance à la frustration. Je ne suis pas la seule. Dans les groupes de professionnels de pension en France, c'est le même constat qui revient : les chiens sont devenus difficiles à gérer, les pros ne les reconnaissent plus, certains arrêtent.

Ce que je vois aujourd'hui dans mon quotidien : des chiens qui font l'assis quand ils ont envie, si t'as une croquette. Le rappel inexistant. Le chien qui tire en laisse parce que personne ne lui a jamais appris autrement. Des hyperactifs incapables de se réguler, incapables de se poser. Des chiens qui aboient intempestivement pour exprimer un mal-être chronique que leurs propriétaires ne savent plus lire.

Et en Nouvelle-Calédonie, une réalité supplémentaire : pas de réglementation sur les métiers du chien. N'importe qui peut promener des chiens, garder des chiens, prétendre les éduquer. Des kangoos pleines à craquer, un chien attaché dans un coin parce qu'il est trop pénible pour les autres, une heure de course dans tous les sens, retour à la maison — ça ressemble de loin à de l'éducation, mais un chien qu'on a juste fatigué n'est pas un chien qu'on a construit, et la différence se voit dans la gueule du chien le lendemain matin, quand il recommence exactement où il en était.

J'écris ce texte parce que le chien est en souffrance — une souffrance silencieuse, invisible, emballée dans de l'amour sincère. Ce que j'écris ici n'est pas un jugement sur les gens qui aiment leurs chiens — c'est l'observation d'une professionnelle qui regarde le glissement depuis l'intérieur, qui en mesure les conséquences au quotidien, et qui ne peut plus se taire en sachant ce qu'elle sait.

Je tire sur la corde depuis longtemps. Voilà pourquoi.

CLAUDE DONSKOFF

Cynologue · 25 ans de terrain · Les Seth, Nouvelle-Calédonie

INTRODUCTION

Le glissement calédonien

Il y a encore vingt ans en Nouvelle-Calédonie, le chien vivait dehors. Il gardait la propriété, pistait le cerf, accompagnait les rondes, aidait aux bêtes. La relation n'était pas toujours tendre — mais elle avait le mérite d'être lisible, pour le chien comme pour l'humain, chacun sachant exactement ce qu'on attendait de lui.

Et puis quelque chose a changé. Progressivement, le chien a conquis le salon. Puis le canapé. Puis le lit. Les plages lui ont été fermées. Les lieux de promenade ? Quelques chemins balisés, deux canisites pour toute une agglomération, et Vernier pour les plus courageux — une poignée d'options pour des dizaines de milliers de chiens. L'animal qui patrouillait des propriétés entières, qui avait une mission inscrite dans son corps et dans ses journées, a changé d'univers. Et cet univers, il ne l'a pas vraiment choisi.

On lui a retiré son monde. On lui a donné un doudou à la place.

Je ne dis pas ça pour accabler — ce glissement s'est fait avec de l'amour, sincèrement. L'amour seul, quand on ne comprend pas ce qu'on aime, produit des effets que personne n'avait prévus.

Le chien calédonien d'aujourd'hui est un hybride flou — entre enfant roi, objet précieux et peluche interactive. Il est choyé, surprotégé, admiré. Et dans beaucoup de cas, profondément mal dans sa peau. Ce texte essaie d'expliquer pourquoi.

PARTIE 1

Ton chien résout des équations. Tu lui demandes de *faire le beau*.

Il y a une pensée qui circule, jamais vraiment dite à voix haute, mais présente : le chien, ça ne comprend pas grand-chose. Quelques ordres basiques, quelques habitudes, pas beaucoup plus. S'il fait l'assis quand on lui demande, waia, c'est déjà bien.

Ce n'est pas une conviction consciente. C'est une représentation de fond, invisible, qui oriente toutes les décisions — ce qu'on lui apprend, ce qu'on lui demande, ce qu'on lui propose comme stimulation. Et cette représentation est fausse.

Un chien moyen comprend entre **150 et 200 mots** de la langue humaine — dans différentes intonations, dans des contextes variés, avec des locuteurs différents. Chaser, une Border Collie américaine suivie scientifiquement pendant des années, a démontré une

compréhension de **plus de 1 000 noms communs distincts**, y compris la capacité à en déduire de nouveaux par exclusion — un mécanisme cognitif qu'on associait jusque-là exclusivement aux enfants humains.

Ce n'est pas une anecdote. C'est ce que le chien *ordinaire* est capable de faire quand on lui en donne les moyens. Ce qu'on lui propose d'habitude, c'est le niveau maternelle. Ce pour quoi son cerveau est équipé, c'est autre chose.

I M A G E

Tu recrutes un cardiologue brillant — dix ans de formation, lecture clinique exceptionnelle, diagnostic affûté. Et tu lui demandes de prendre la tension des gens à l'accueil. Il va le faire. Un moment. Et puis il va commencer à s'inventer des occupations. Fouiller les armoires, réorganiser les dossiers à sa façon, prendre des initiatives que personne n'a demandées.

L'intention n'est jamais la malveillance. C'est un cerveau qui fonctionne à la hauteur de ce qu'il est — et qui cherche à s'employer.

Ton chien observe. En permanence. Il sait à quelle heure tu te lèves le week-end avant que tu ouvres les yeux. Il détecte ta tension avant que tu la conscientises toi-même. Il cartographie tes habitudes, tes états d'âme, tes signaux corporels avec une précision qui ferait peur à un data analyst.

Le chien qui fait l'assis de temps en temps n'a pas un problème de compréhension. Il a compris que l'assis est **optionnel**. Nuance énorme.

Alors pourquoi, avec un animal aussi capable, refuse-t-on de lui demander davantage ?

PARTIE 2

Pourquoi les gens refusent de *commander*

Le problème, le plus souvent, n'est pas un manque d'amour. C'est une accumulation de représentations qui ont glissé, doucement, sans qu'on s'en rende compte.

Le parentage positif mal transféré

Depuis vingt ans, la psychologie de l'enfant a produit un mouvement important : exit l'autorité rigide et punitive, place à la communication bienveillante. C'était nécessaire, légitime — pour les humains. Le problème, c'est que ce mouvement a débordé sur le chien sans aucune adaptation. "*Lui imposer quelque chose*" est devenu suspect. L'autorité — toute autorité — s'est retrouvée amalgamée à la violence, et dans cet amalgame, l'autorité bienveillante a disparu avec le reste.

L'autoritarisme impose, punit, écrase. L'autorité bienveillante structure, guide, rassure. Ce sont deux choses que rien ne rapproche sinon la peur de ceux qui ont subi l'un et redoutent de reproduire l'autre.

La dette émotionnelle

Beaucoup de propriétaires ont une dette intérieure envers leur chien. "*Je le laisse seul toute la journée, au moins le soir je le laisse faire ce qu'il veut.*" La logique du rattrapage affectif. Sauf que le chien ne raisonne ni en dette ni en compensation. Il vit dans le présent. Ce qu'il enregistre, c'est l'incohérence — et l'incohérence génère de l'anxiété.

Le consentement déplacé

Le concept de consentement — construit pour les relations entre humains autonomes — a été exporté au chien. "*Est-ce qu'il a envie de faire l'assis ?*" L'intention est bonne.

L'application atterrit à côté. Le chien est un animal social qui a besoin de repères clairs et stables pour se sentir en sécurité. Lui appliquer un cadre conceptuel élaboré pour les humains adultes, c'est lui rendre un mauvais service en croyant le respecter.

Le rapport personnel à l'autorité

Beaucoup de gens ont grandi avec de l'autorité mal exercée — sur eux, ou autour d'eux. Donner un ordre active quelque chose de profond. Ça réveille une peur de "*devenir*" ce qu'ils ont subi ou rejeté. Résultat : ils se retiennent, convaincus de protéger leur chien. En réalité, ils projettent leur propre histoire sur un être qui n'en a ni besoin ni usage.

IMAGE

Tu as eu un patron toxique dans ta vie. Depuis, la hiérarchie te hérisse. Quand on te demande de manager ton équipe, tu deviens le collègue sympa qui dit jamais non. Résultat : tout le monde t'aime, personne ne sait ce qu'on attend d'eux, les projets partent dans tous les sens.

De la fuite déguisée en gentillesse. Avec ton chien, la mécanique est identique.

L'algorithme qui récompense le chaos

Personne ne poste son chien allongé calmement sur son tapis. Tout le monde poste le chien qui saute, qui fait le fou, qui "*s'exprime*". L'esthétique virale du chien libéré a formaté ce que les gens trouvent normal — voire désirable. Un chien calme et posé donne l'impression d'être triste. Un chien qui déborde donne l'impression d'être heureux. L'indicateur est inversé, et les réseaux sociaux l'ont ancré profondément.

PARTIE 3

L'ordre, c'est de la *sécurité* — pour lui.

Voilà ce que je veux que tu retiennes de cette partie : un chien sans cadre ne se sent pas libre. Il se sent **seul aux commandes**.

IMAGE

Le chef d'orchestre quitte la scène en cours de répétition — avec de bonnes intentions, pour laisser les musiciens s'exprimer librement. Les musiciens sont des professionnels. Ils savent jouer. Mais chacun joue ce qu'il sait, à son tempo, avec sa propre interprétation. Le résultat, tu l'imagines.

Un groupe sans structure produit du bruit. Avec de l'amour, parfois. Mais du bruit quand même.

La hiérarchie — mot qui fait peur depuis qu'on l'a confondu avec la domination — est un mécanisme de sécurité affective. Dans les groupes sociaux canins, la structure hiérarchique n'est pas celle d'un chef suprême qui écrase les autres. C'est une organisation fluide, contextuelle, qui dit à chacun ce qu'il a à faire selon les situations, régule l'accès aux ressources, gère le stress collectif. Dans un groupe sans structure, c'est le plus anxieux qui prend les commandes. Le plus anxieux, rarement le plus compétent pour le poste.

Quand ton chien aboie sur tout ce qui passe, décide seul quand la promenade commence et finit, monte la garde contre le monde entier — c'est un animal qui a comblé un vide parce que personne d'autre ne l'avait fait. Il le fait avec ses outils, ses réponses instinctives, sans aucun des filtres cognitifs qui permettent de contextualiser. C'est un travail épuisant. Et il le fait sans jamais avoir demandé à le faire.

L'autorité bienveillante, c'est une décharge de responsabilité pour le chien. Tu prends en charge. Il pose enfin le fardeau.

L'enfant seul dans le supermarché

Pense à un enfant de quatre ans perdu dans un hypermarché. Tout est accessible — les rayons, les couleurs, les bonbons à portée de main. Il peut aller partout. Faire ce qu'il veut. Personne pour lui dire non. Dans la tête d'un adulte, ça ressemble à de la liberté.

Dans la tête de l'enfant, c'est la panique.

La liberté sans cadre de référence, sans figure rassurante, sans limite identifiable — c'est de l'abandon déguisé en permissivité. Le chien surprotégé et sans règles vit quelque chose de proche. Le monde extérieur devient menaçant parce que personne ne lui a appris à le lire. Chaque inconnu est un danger potentiel. Chaque stimulus devient une alerte.

Ce chien-là aboie beaucoup. Il tire en laisse. Il est réactif, anxieux, épuisant. Et ses propriétaires ne comprennent pas — "*pourtant on lui donne tout.*"

PARTIE 4

On attend qu'il parle notre langue. On n'apprend jamais *la sienne*.

Imagine qu'on t'envoie vivre dans un pays dont tu ne parles pas la langue. Personne ne t'explique les règles locales — on attend que tu les devines. Quand tu te trompes, tu te prends une réaction que tu ne comprends pas. Quand tu fais juste par hasard, on te récompense sans t'expliquer pourquoi. Au bout de six mois, tu navigues à l'instinct dans un environnement dont tu ne maîtrises pas les codes. Tu es tendu. Réactif. Épuisé d'interpréter en permanence des signaux que personne n'a pris le temps de te traduire.

La situation de beaucoup de chiens.

On attend qu'ils comprennent nos intonations, nos mimiques, nos intentions, notre humeur du jour — et ils y arrivent, d'ailleurs, avec une précision remarquable. Pendant ce temps, on ne fait aucun effort en retour. On ne lit pas leur corps. On n'apprend pas leurs signaux. On interprète leurs comportements à travers notre grille humaine, et on se trompe systématiquement.

CE QU'IL DIT. CE QU'ON ENTEND.

- **Il bâille pendant une séance.** *On dit : il est fatigué.* En réalité : signal d'apaisement — il gère sa propre tension ou calme la situation.
- **Il détourne le regard.** *On dit : il boude, il est têtu.* En réalité : geste de paix — il cherche à désamorcer un conflit.
- **Il se lèche les babines sans avoir mangé.** *On dit : il salive.* En réalité : il est stressé. Le léchage est un mécanisme de décharge.
- **Il renifle le sol au milieu d'un exercice.** *On dit : il se distrait.* En réalité : il décharge une tension interne. Sa façon de souffler.
- **Il s'approche en courbe plutôt qu'en ligne droite.** *On dit : il fait des détours.* En réalité : bonjour poli — l'approche directe est perçue comme une menace.
- **Il se gratte ou cligne lentement des yeux.** *On dit : il a une puce, il est somnolent.* En réalité : il essaie d'adoucir l'atmosphère. Il parle. Personne ne répond.
- **Il tourne le dos face à un chien agité.** *On dit : il est indifférent.* En réalité : négociation de paix active — il signale qu'il n'est pas une menace.

Ces comportements — qu'on regroupe sous l'appellation signaux d'apaisement, documentés notamment par la comportementaliste norvégienne Turid Rugaas — forment une grille de lecture cohérente, accessible à n'importe quel humain qui prend le temps de regarder vraiment.

Le minimum qu'on doive à un animal qu'on a invité à partager notre vie, c'est de comprendre comment il communique. Reconnaître ses mots. Lui répondre dans un registre qu'il peut décoder. Une question d'attention, avant tout.

"Mon chien est gentil."

Il y a une phrase qui résume tout ce qu'on vient de voir — et qui est probablement la plus dangereuse du vocabulaire canin. Prononcée depuis l'autre bout du chemin, chien détaché qui fonce sur toi. L'enthousiasme du propriétaire est sincère. Le problème, c'est que son chien ne fonce pas sur toi parce qu'il t'aime — il fonce parce que personne ne lui a jamais appris à gérer l'impulsion. Et toi, avec ton chien en laisse, tu regardes arriver quelque chose que ton chien ne peut ni fuir ni éviter.

La bise à tous les inconnus qu'on croise dans la rue — tu le fais, toi ? Ton chien n'a pas demandé à être sociable avec tout ce qui bouge. Il a ses affinités, ses inconforts, ses jours sans. Sauf que personne ne lui demande son avis. On le projette dans une interaction qu'il n'a pas choisie, et quand il pose une limite — grognement, aboiement, claquement de dents — c'est lui le problème.

"*Mon chien est gentil*" dit ce que ressent le propriétaire. Ça ne dit rien de ce que vit le chien.

"Un chien qu'on comprend n'a plus besoin de crier pour être entendu."

PARTIE 5

L'amour mal orienté, ça abîme.

Tous ces chiens ultra-câlinés, jamais frustrés, protégés de tout inconfort — ils ne vont globalement pas bien. Je le vois tous les jours. Des chiens anxieux, réactifs, incapables de gérer la moindre séparation, terrorisés par un inconnu, épuisés par leur propre agitation.

Et derrière : des propriétaires sincèrement aimants qui ne comprennent pas pourquoi *"il est comme ça alors qu'il est tellement choyé."*

La réponse est là : **parce qu'il est tellement choyé.**

IMAGE

Un athlète de haut niveau. Entraînement quotidien, exigences physiques régulières, challenges permanents — dans cet environnement, il est dans son élément. Il est bien. Maintenant enferme-le dans un appartement. Nourris-le avec amour. Protège-le de tout effort. Dis-lui que c'est pour son bien.

Au bout de six mois, il ne ressemble plus à ce qu'il était. Il tourne. Il compense. L'organisme s'invente une occupation quand on lui en retire une vraie.

Le chien a besoin de se fatiguer vraiment — physiquement et mentalement. Il a besoin de règles cohérentes, parce que les règles créent de la sécurité. Il a besoin de frustrations maîtrisées, parce que la capacité à tolérer l'inconfort s'apprend, et que ça s'apprend tôt. Il a besoin d'un humain qui tient le cap. L'élever dans une serre, c'est lui préparer un choc — le jour où la serre s'ouvre, le monde réel arrive d'un coup, et c'est extrêmement violent pour un animal qu'on n'a jamais préparé à le rencontrer.

Même chose avec les friandises. Des abats déshydratés — rate, cœur, trachée, larynx — comptent parmi les récompenses les plus adaptées qu'on puisse donner à un chien. Valeur nutritionnelle réelle, intérêt olfactif fort, efficacité en éducation. Certains propriétaires refusent catégoriquement d'en acheter. Parce que c'est dégueulasse. C'est leur dégoût qui tient le stylo à la place du bon sens.

PARTIE 6 — NOUVELLE-CALÉDONIE

Ce que la ville a pris sans jamais remplacer.

Tout ce qui précède se joue partout. En Nouvelle-Calédonie, le contexte l'amplifie.

Il n'existe aucun recensement officiel des chiens sur le territoire. Les estimations disponibles tournent autour de **180 000 chiens en Nouvelle-Calédonie** — soit presque un chien pour deux habitants. Le Grand Nouméa, qui concentre les deux tiers de la population calédonienne, abrite donc vraisemblablement **plus de 100 000 chiens**. Face à ça : **deux canisites** pour Nouméa, Dumbéa, Mont-Dore et Païta réunis. Les plages fermées aux chiens. Pour les plus courageux, le chemin de Koutio, le chemin de Dumbéa — rarement fréquenté — et Vernier.

Mais la réalité du quotidien va au-delà du manque d'espaces. Deux scénarios dominant.

Le premier : le chien a un jardin. Donc on ne le sort pas. Le jardin suffit, non ? Sauf qu'un jardin sans sortie, c'est un territoire connu, sans stimulation nouvelle, sans interaction sociale, sans odeurs inédites. Une prison avec de l'herbe.

Le deuxième : le portail s'ouvre le matin quand les propriétaires partent travailler, et le chien est en divagation libre toute la journée. Advienne que pourra. Il rentre le soir — ou pas. Et s'il a besoin du vétérinaire, on attend que la situation devienne urgente, ou on appelle à domicile pour éviter de se déplacer.

Dans les deux cas : un chien sans stimulation réelle, sans relation construite, sans apprentissage. Souvent croisé une fois par an chez le vétérinaire — si le vétérinaire ne vient pas à la maison.

I M A G E

Le chien de brousse sorti de brousse, installé dans un appartement à Magenta. Même chien. Même génétique. Même besoin de courir, de pister, de travailler. Le contexte a changé du tout au tout. Lui, il attend que quelqu'un s'en rende compte.

On lui a pris son monde. On lui reproche de mal gérer le nouveau.

La contrainte génétique amplifie tout ça. Un Malinois, un Berger Australien, un lévrier — des cerveaux et des corps sélectionnés sur des générations pour une fonction précise — ne deviennent pas des chiens d'appartement tranquilles parce qu'on leur a posé un coussin moelleux. Cette génétique ne s'éteint pas. Elle cherche une sortie. Et si on ne lui en propose pas, elle s'en trouve une.

La stimulation mentale compense en partie la stimulation physique. Un chien qui travaille son cerveau — qui apprend, qui résout, qui répond à des consignes qui ont du sens — est un chien moins en attente de défouloir. L'éducation, dans ce contexte, est une nécessité amplifiée par les contraintes du territoire.

PARTIE 7 — LE RESCUE DOG

La bonne intention qui *empêche de guérir*.

Sauver un chien, c'est un acte fort. Et dans la foulée, beaucoup de propriétaires lui retirent exactement ce dont il a besoin pour se reconstruire.

"Il a tellement souffert, je ne vais pas en plus lui imposer des choses." La logique paraît bienveillante. Elle est désastreuse. Un chien traumatisé n'a pas besoin de liberté totale — il a besoin de prévisibilité. De règles stables. De demandes simples et cohérentes auxquelles il peut répondre avec succès. Le canapé illimité, c'est du confort pour l'humain.

Le syndrome du sauveur mérite qu'on s'y arrête. Ce n'est pas une critique — c'est un mécanisme humain, profond, souvent inconscient. On adopte un chien abîmé avec une intention sincère : lui offrir une vie meilleure. Mais dans ce processus, quelque chose glisse. On commence à réparer à travers lui. Sa souffrance passée devient un écran de projection pour nos propres blessures, notre besoin de racheter quelque chose, de prouver qu'on est capable d'amour inconditionnel. Le chien cesse d'être un chien. Il devient un projet de rédemption.

Les symptômes sont reconnaissables. Le chien obèse d'abord — gavé de friandises pour compenser un passé douloureux, sauf que le chien ne fait pas ce calcul-là. Il vit dans le présent, pas dans la culpabilité de son propriétaire, et les calories supplémentaires ne rachètent rien du tout sinon des problèmes articulaires à cinq ans. L'absence totale de règles, parce que poser une limite ressemble à de la violence après ce qu'il a vécu. L'hypervigilance du propriétaire qui interprète chaque comportement normal comme un trauma qui ressort — et qui, ce faisant, signale en permanence au chien qu'il y a effectivement quelque chose à craindre. Et parfois, le refus de toute éducation structurée, perçue comme une agression supplémentaire.

Les conséquences sont exactement celles qu'on cherchait à éviter. Un chien qu'on ne sollicite jamais reste seul avec son chaos intérieur — dans une maison neuve, avec des gens qui l'aiment, mais sans les repères qui lui permettraient de comprendre que le danger est passé. Son anxiété ne diminue pas. Elle s'installe. Elle devient le fond sonore de sa vie. Un chien hyperprotégé ne guérit pas — il apprend que le monde est effectivement aussi dangereux que son humain le traite.

Un rescue dog qui se reconstruit vraiment, c'est un chien à qui on a posé des attentes raisonnables dès le départ. Des repères clairs, des rituels prévisibles, des petites victoires quotidiennes qui reconstruisent la confiance. Le cadre, c'est le message. *"Tu peux te poser. Quelqu'un tient le cap. Le danger est passé."*

PARTIE 8 — LA MÉDICALISATION

Quand la molécule remplace *le travail*.

La médicalisation en est l'aboutissement logique. Un chien anxieux, réactif, ingérable — et plutôt que de chercher ce qui manque dans son environnement, dans sa structure, dans la relation, on appelle le vétérinaire. Le Prozac, la fluoxétine, les anxiolytiques. En France, les Malinois sous médication sont devenus un phénomène documenté. Les Bergers Australiens aussi. Des chiens sélectionnés sur des générations pour travailler huit heures par jour, enfermés dans des appartements, sans emploi, sans cadre, sans défouloir mental — et quand ils craquent, on leur prescrit une molécule.

Soyons précis : la médication vétérinaire comportementale existe pour de bonnes raisons. Certains chiens ont des déséquilibres chimiques réels. Certains traumatismes sont si profonds qu'un soutien pharmacologique est nécessaire pour permettre au chien d'être accessible au travail — pour baisser le seuil d'anxiété suffisamment pour qu'une rééducation puisse commencer. Dans ces cas-là, la molécule est un outil. Temporaire, encadré, en soutien d'une prise en charge sérieuse.

Le problème, c'est quand elle devient la réponse unique. Quand elle remplace le travail au lieu de l'accompagner. Quand on médicalise un comportement d'adaptation normal — un chien qui détruit parce qu'il s'ennuie, qui aboie parce qu'il surveille, qui tire en laisse parce qu'il n'a jamais appris autrement. Ces chiens-là n'ont pas besoin de chimie. Ils ont besoin qu'on leur donne enfin quelque chose à faire.

Ce que j'ai décrit dans ces pages — le glissement culturel, les projections humaines, l'absence de cadre, la barrière de la langue, le contexte NC, le rescue surprotégé, la molécule qui remplace le travail — ce sont les facettes d'un même problème. On a changé la place du chien dans nos vies sans changer notre façon de le comprendre. On lui a donné plus d'amour. On lui a donné moins de repères. Et quelque part dans cet écart, il s'est perdu.

Respecter ton chien pour ce qu'il est — une espèce avec une biologie propre, une psychologie propre, un langage propre, des besoins qui n'ont rien de facultatif — c'est la base de tout. La relation la plus solide que tu peux construire avec lui commence là. Avec du regard. De la cohérence. Et l'humilité de reconnaître que lui, depuis le début, il faisait tout pour te comprendre.

À toi de lui rendre la pareille.

